

MARGUERITE YOURCENAR

**En 1939, l'Amérique  
commence à Bordeaux**

**Lettres à Emmanuel Boudot-Lamotte  
(1938-1980)**

ÉDITION ÉTABLIE,  
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE  
PAR ÉLYANE DEZON-JONES  
ET MICHÈLE SARDE

*nrf*

GALLIMARD

## ŒUVRES DE MARGUERITE YOURCENAR

### *Romans et Nouvelles*

- ALEXIS OU LE TRAITÉ DU VAIN COMBAT — LE COUP DE GRÂCE (Gallimard, 1971).
- DENIER DU RÊVE (Gallimard, 1971).
- NOUVELLES ORIENTALES (Gallimard, 1963).
- MÉMOIRES D'HADRIEN (édition illustrée, Gallimard, 1971 ; édition courante, Gallimard, 1974).
- L'ŒUVRE AU NOIR (Gallimard, 1968).
- ANNA, SOROR... (Gallimard, 1981).
- COMME L'EAU QUI COULE (Anna, soror... — Un homme obscur — Une belle matinée) (Gallimard, 1982).
- UN HOMME OBSCUR — UNE BELLE MATINÉE (Gallimard, 1985).
- CONTE BLEU — LE PREMIER SOIR — MALÉFICE (Gallimard, 1993).

### *Essais et Mémoires*

- SOUS BÉNÉFICE D'INVENTAIRE (Gallimard, 1962 ; édition définitive, 1978).
- LE LABYRINTHE DU MONDE, I : SOUVENIRS PIEUX (Gallimard, 1974).
- LE LABYRINTHE DU MONDE, II : ARCHIVES DU NORD (Gallimard, 1977).
- LE LABYRINTHE DU MONDE, III : QUOI ? L'ÉTERNITÉ (Gallimard, 1988).
- MISHIMA OU LA VISION DU VIDE (Gallimard, 1981).
- LE TEMPS, CE GRAND SCULPTEUR (Gallimard, 1983).
- EN PÈLERIN ET EN ÉTRANGER (Gallimard, 1989).
- LE TOUR DE LA PRISON (Gallimard, 1991).
- SOURCES II. *Texte établi par Élyane Dezon-Jones, présenté par Michèle Sarde* (Gallimard, 1999).
- DISCOURS DE RÉCEPTION DE MARGUERITE YOURCENAR à l'Académie royale belge de Langue et de Littérature françaises, précédé du discours de bienvenue de CARLO BRONNE (Gallimard, 1971).
- DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE MME M. YOURCENAR ET RÉPONSE DE M. J. D'ORMESSON (Gallimard, 1981).

*Suite des œuvres de Marguerite Yourcenar en fin de volume*

EN 1939, L'AMÉRIQUE COMMENCE À BORDEAUX



MARGUERITE YOURCENAR

EN 1939,  
L'AMÉRIQUE COMMENCE  
À BORDEAUX

LETTRES À  
EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE  
(1938-1980)

*Édition établie, présentée et annotée  
par Élyane Dezon-Jones et Michèle Sarde*

*nrf*

GALLIMARD

Photographies d'Emmanuel Boudot-Lamotte  
© Archives Emmanuel Boudot-Lamotte / Emmanuel Wiemer.  
Sauf page 58, Archives Gallimard.

© *Éditions Gallimard*, 2016.

## AVANT-PROPOS

La correspondance entre un écrivain et son éditeur est la plupart du temps inconnue du public. Nous ne présentons pas ici les lettres de Marguerite Yourcenar à divers destinataires, comme dans l'édition de la correspondance générale, en cours de publication<sup>1</sup>. Nous ne proposons pas non plus une correspondance croisée traditionnelle<sup>2</sup> car nous ne possédons pas les réponses officielles d'Emmanuel Boudot-Lamotte mais seulement des fragments de ses brouillons. Curieusement, alors que Yourcenar conservait généralement les copies carbone des lettres qu'elle écrivait, il n'y avait jusque-là aucune trace de celles qu'elle avait envoyées à son éditeur et ami pendant les périodes d'avant et d'après-guerre.

### *La guerre : Lausanne — Paris — Bordeaux*

« En octobre 1939, l'Amérique commence à Bordeaux. Un Bordeaux sombre et encombré, obscurci comme à plaisir, qui semble envier à Paris ses ténèbres, et, dans ce duel entre deux

1. Une anthologie et trois volumes, édités par Joseph Brami, Élyane Dezon-Jones, Maurice Delcroix, Colette Gaudin, Rémy Poignault et Michèle Sarde, ont déjà paru aux Éditions Gallimard (voir « Œuvres de Marguerite Yourcenar » à la fin du volume).

2. Par exemple, celle avec Joseph Massabuau (1928-1939) publiée en 2011 par le Centre international de documentation Marguerite Yourcenar.

noirceurs, la Gironde l'emporte sur la Seine. » Ainsi commencent les « Lettres des États-Unis », feuillets inédits auxquels Marguerite Yourcenar elle-même a donné ce titre. Cette année 1939 avait débuté pour elle en Grèce où elle avait reçu les épreuves du *Coup de grâce*, son dernier ouvrage publié avant guerre : c'est en Eubée qu'elle avait passé les fêtes de Pâques, « loin de toutes les routes, à plus d'une demi-heure de barque du plus proche village. Les inquiétudes du monde y arrivaient amorties, mais y arrivaient quand même ». Comptant rejoindre Grace Frick, sa future compagne de vie, avec laquelle elle avait déjà passé dans le Nouveau Monde plusieurs mois en 1937-1938, elle avait retenu un passage pour les États-Unis, sur le *Nieuw Amsterdam* dont le voyage inaugural devait se faire en septembre.

Au printemps, elle arrive à Paris, ignorant qu'en juillet ce sera la dernière fois qu'elle verra Emmanuel Boudot-Lamotte avant la grande déflagration. « Les premières hostilités me furent annoncées ce matin-là par la radio d'un café de Sierre décrivant l'entrée des troupes hitlériennes en Pologne. Le même jour, traversant le lac Léman sur un paquebot à peu près vide, j'entendais tant du côté Savoie que du côté suisse, le tocsin sonner, annonçant la guerre<sup>1</sup>. »

Le 3 septembre, c'est à Lausanne dans un salon d'hôtel qu'elle entend la déclaration de guerre à l'Allemagne, de l'Angleterre d'abord, puis de la France. Le *Nieuw Amsterdam* retarde *sine die* son voyage. La jeune femme est confrontée à un dilemme : retourner en Grèce ou partir pour les États-Unis ? La démarche auprès du ministère de l'Information pour une mission en Grèce s'étant révélée vaine, elle prend la décision de se rendre à ses frais en Amérique du Nord. Et le 28 septembre, Yourcenar écrit à Emmanuel Boudot-Lamotte : « Je suis à Paris pour quelques jours à peine, m'apprêtant à partir pour les États-Unis pour y faire des conférences. » Le même jour, elle ajoute dans une autre missive : « Votre carte d'Athènes a été pour moi un des derniers plaisirs de l'avant-guerre. » Le 29 et le 30 septembre encore, elle multiplie les

1. Voir « Commentaires sur soi-même » in Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar : L'Invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990 (p. 503).



billets parisiens pour essayer de revoir son ami avant le grand voyage. Mais le 8 octobre, elle doit se résigner à lui écrire son au revoir : « Je suis désespérée de vous avoir ainsi manqué deux fois dans ce sombre Paris de guerre. [...] Ce Paris menacé est charmant, et l'on regrette un peu de le quitter. » Dans « Commentaires sur soi-même », elle évoquera aussi « ce Paris où on allait errant dans la nuit sans lumière et dans les rues plus passantes, de la Madeleine à la Concorde, et de la Concorde à la place Vendôme, comme dans un décor romain gravé par Piranèse, non sans appréhender, avec un serrement de cœur, les ruines futures<sup>1</sup> ».

*Vers New York : la traversée de l'Atlantique  
en temps de guerre*

La lettre suivante est déjà une lettre écrite en Amérique du Nord, datée du 18 décembre 1939 et envoyée de la ville de New York. Une dernière lettre personnelle au nom d'Emmanuel Boudot-Lamotte, car il y a toujours du courrier entre la France en guerre contre l'Allemagne et l'Amérique encore neutre. Six mois plus tard en juin 1940, la France du maréchal Pétain signe un armistice avec l'Allemagne. Fin 41, l'Amérique basculera dans le conflit, en rejoignant le camp des Alliés. Cette dernière lettre de Marguerite à son ami Emmanuel se termine par une évocation de l'écrivaine errante, à l'image de ces millions d'êtres humains déracinés sur les routes de l'Ancien Monde : « New York est toujours la même, avec sa débauche de lumières qui étonne après le Paris noir et bleu de septembre, où j'errais la nuit comme dans une ville de Chirico. Mais je suppose qu'en ce moment la boue et la pluie ont bien compromis cette splendeur. Et la vue des bacs peinturlurés et des soleils couchants sur l'Hudson guérit de bien des accès de nostalgie. Mais rien ne remplace les amis absents. »

La lettre du 18 décembre 1939 est donc l'ultime missive envoyée d'Amérique pendant la drôle de guerre avant le

1. *Ibid.* (p. 506).

retour de la paix. N'ayant plus de destinataire particulier, Yourcenar rédige quatre « LETTRES DES ÉTATS-UNIS », autant de chroniques du moment, qui comprennent des impressions de la traversée d'octobre, des nouvelles de l'actualité politique et cinématographique, des remarques sur l'Exposition universelle qui se tient à New York en 1939-1940 et un portrait de l'imprésario Harold Peat, l'auteur de *Private Peat*, le soldat perdu de la Première Guerre mondiale.

La première de ces LETTRES accompagne le départ de Bordeaux et la traversée de l'expatriée vers les rives du Nouveau Monde aux côtés de réfugiés probablement plus menacés qu'elle. La littérature a gardé peu d'empreintes de ces dernières migrations des privilégiés, qui quittent une Europe promise à un sombre avenir. C'est pourquoi les bribes d'évocation qu'en fait le texte sont précieuses pour cette mémoire négligée.

Dans le Bordeaux d'octobre 1939, « des tramways calfeutrés errent sous la pluie le long des rues aveugles. Deux mille Américains du Nord et du Sud peuplent de toute la variété des accents anglais ou hispaniques les corridors du *Royal Gascogne*, du *Continental* ou du *Splendid* ». Les compagnons de fortune de Yourcenar sont en effet des favorisés laissant derrière eux, qui un appartement dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris ou dans l'île Saint-Louis, qui une maison à Saint-Jean-de-Luz ou à Senlis. Beaucoup d'entre eux sont des Américains pressés par l'annonce des délais impartis par leur gouvernement aux paquebots de rapatriement. Enfin, c'est l'embarquement tant désiré. « Les mille cinq cents passagers du *Manhattan* sont laissés à leurs inquiétudes, à leurs regrets, au mal de mer, et les immigrants israélites à leurs projets d'avenir. » Yourcenar détaille ses compagnons de voyage : la princesse Nathalie Paley, le Docteur X qui s'occupe de la Croix-Rouge, Duff Cooper, ancien membre de l'Amirauté et sa femme, des missionnaires mormons, des prêtres et des religieuses venus de France, un médecin chinois.

La menace de torpillage plane sur cette bande de passagers d'élite. Tandis que le paquebot américain s'éloigne et que les papiers bleus tapissant les hublots pour les obscurcir sont arra-

chés, dans la salle à manger des premières, les femmes sont priées de renoncer aux robes du soir. Mais il ne se passera rien. « À peine, une nuit, par une mer déjà presque calmée, le choc subit d'une lame de fond incitera-t-il les passagers du *Manhattan* à tâtonner un instant à la recherche de la paire de souliers et du chandail qui éviterait au naufragé le surcroît d'ennui d'une bronchite. » Une chance pour ces passagers-là tandis que l'autre paquebot, le *Président-Harding*, n'évitera pas deux morts et soixante-dix-neuf blessés.

Malgré l'épais brouillard qui couvre les gratte-ciel et fait de la statue de la Liberté « un mythe évanoui », l'arrivée à New York est émouvante avec « cette humanité subitement retrouvée sur l'autre bord du gouffre atlantique, faisant signe de toutes ses lumières, du haut de toutes ses tours. [...] Seul, le hurlement des sirènes nous accompagne, déchirant cette ouate dangereuse, dirigeant le paquebot prisonnier des fantasmagories du brouillard ; et, machinalement, d'un geste encore adapté à la guerre, nous cherchons autour de nous nos masques à gaz. Et c'est presque avec attendrissement que nous écoutons la longue plainte déchirante, inséparable désormais pour nous du souvenir de Paris menacé ». C'est en ce moment précis, en ce lieu précis de non-retour que l'existence de Marguerite Yourcenar, comme de beaucoup de ses contemporains, bascule. On entre dans les longues années de la vraie guerre que masquaient ces débuts de la drôle de guerre. Marguerite, elle, est hors de danger. Elle va désormais se consacrer à son nouveau pays, tout en continuant à écrire avec toutes ses forces, dont une partie doit être vouée au souci, nouveau pour elle, de gagner sa vie.

### *Une correspondance à trous*

La correspondance avec Emmanuel Boudot-Lamotte, interrompue en 1939, puis reprise en 1945, porte témoignage de ces nouvelles occupations. Et l'ensemble de ces lettres permet de retracer l'évolution des états d'âme de l'écrivaine à une époque — l'immédiat avant-guerre / l'immédiat après-

guerre — qu'elle semble avoir choisi d'occulter plus tard et dont on découvrira peut-être la teneur parmi les textes placés sous scellés jusqu'en 2037. C'est sans doute cet effacement ultérieur qui donne à cette correspondance son caractère exceptionnel et sa coloration énigmatique.

Les lettres se présentent chronologiquement, dans l'ordre où elles ont été écrites, en plusieurs époques. Tout d'abord, figurent les courriers d'avant-guerre avec la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire les lettres de 1938-1939, alors qu'Emmanuel Boudot-Lamotte est l'éditeur de Yourcenar chez Gallimard pour *Nouvelles orientales* et *Le Coup de grâce*. S'y ajoutent les quatre « LETTRES DES ÉTATS-UNIS » qui ne sont pas des lettres à proprement parler, mais des sortes de billets sur les impressions de l'écrivaine à son arrivée aux États-Unis.

Le trou noir de la guerre est encadré par ces missives d'avant-guerre qui en expriment l'insouciance, puis par celles d'après-guerre de 1945 à 1948, qui en prolongent le vide avec une frivolité apparente, articulée sur l'échange entre des denrées comestibles ou vestimentaires manquantes dans la France exsangue de ces années et les publications littéraires et intellectuelles parisiennes qui font défaut à Marguerite Yourcenar de l'autre côté de l'Atlantique. Mais cette frivolité est un vernis qui s'écaille vite tandis que l'ombre de l'époque précédente commence à faire surface.

Après une interruption de quatre ans, Yourcenar déclare à Emmanuel Boudot-Lamotte, lorsqu'elle reprend sa correspondance avec lui le 23 mars 1945 : « Le récit de ma vie durant ces cinq ans vous arrivera donc un jour à part (à moins que j'en fasse la matière de quelque roman futur). » Puis elle se lance, à la suite de son interlocuteur, dans des projets d'édition pour la maison Janin qu'il dirigera entre 1945 et 1948, et qui ne verront pas le jour.

Entre 1950 et 1980, la correspondance s'espace après que la maison d'édition a fait faillite. Emmanuel Boudot-Lamotte choisit de se consacrer à sa profession de photographe indépendant et échange avec Yourcenar de brefs courriers sur l'envoi de livres dont elle a besoin et de possibles lieux et dates de rendez-vous. Au cours des années 50, Yourcenar écrit éga-

lement à la sœur d'Emmanuel, Madeleine Boudot-Lamotte, qui a épousé Horst Wiemer, afin de discuter de la traduction de *Mémoires d'Hadrien* en allemand, de questions familiales et des conférences qu'elle donnera en Allemagne en 1954.

Énigmatiques donc, ces lettres, pour être comprises et lues au-delà des apparences, comme elles ont été écrites, nécessitent plus que toute autre correspondance déjà publiée l'éclairage d'un contexte. Contexte historique et contexte personnel. Contexte historique parce qu'elles ont été rédigées à des dates cruciales dans l'histoire de la France et des États-Unis. Personnel parce que leurs dates encadrent l'épisode le plus saillant de l'existence de Yourcenar ; son départ définitif — son exil — en Amérique. Ce contexte va en effet avoir un impact indirect, cette fois littéraire, sur l'œuvre à venir de l'écrivaine et sur les chefs-d'œuvre de la maturité que seront entre autres *Mémoires d'Hadrien* et *L'Œuvre au noir*.

### *Emmanuel, Marguerite et André ou le trio de l'ombre*

Une correspondance, tout autant que par son signataire, vaut par son destinataire et la relation particulière qu'il entretient avec l'expéditeur. Emmanuel Boudot-Lamotte est peu connu du public. Qui était-il pour Marguerite Yourcenar ? Si l'entretien avec son neveu, Emmanuel Wiemer, ci-après, révèle qui il était pour sa famille et pour ses proches, pour l'auteure des *Nouvelles orientales*, à l'époque où commence cette correspondance, le jeune homme est à la fois un ami et un éditeur, son interlocuteur chez Gallimard. Mais entre les deux correspondants, comme entre les deux visages de Janus dont il sera question dans cet échange, se glisse une ombre dont le nom est évoqué, plus que mentionné, à plusieurs reprises dans ces lettres où l'inexprimé paraît au moins aussi important que le nommé. Ce fantôme s'appelle André Fraigneau, écrivain lui-même et ancien éditeur de Yourcenar aux Éditions Grasset. Pour comprendre ce qui se joue entre les lignes apparemment innocentes de cette correspondance, il faut avoir à l'esprit que Marguerite a été — est peut-être tou-

jours — violemment amoureuse d'« André », parfois désigné comme « Francœur », du nom de l'un de ses personnages. Quant à Emmanuel, il a été, il est toujours, semble-t-il, l'ami plus qu'intime du même André.

Ce lien amoureux entre le trio transparait en filigrane, parfois codé, dans la plupart des lettres de 1938-1939, et à la même époque, il est utilisé et transfiguré à travers les personnages d'Éric, de Sophie et de son frère Conrad dans le roman *Le Coup de grâce*, dont il est question dans les lettres de 1939. Selon Matthieu Galey, André Fraigneau « prétend également que c'est lui et Boudot-Lamotte qui ont servi de modèles aux personnages masculins du *Coup de grâce*, Marguerite étant bien entendu la jeune femme amoureuse... de lui<sup>1</sup> ». La récurrence des mentions d'« André » dans les lettres d'avant-guerre révèle que Yourcenar n'était pas complètement guérie de sa passion pour l'homme pour qui sans doute elle avait écrit naguère dans *Feux* : « Tu es Dieu : tu pourrais me briser<sup>2</sup>. » Si l'attachement non réciproque de Marguerite pour André est d'essence passionnelle, la relation à Emmanuel est clairement d'essence fraternelle et on n'y détecte aucun signe de jalousie amoureuse. Emmanuel a été le témoin de la première rencontre de Marguerite avec Grace Frick en 1937 et, dans un de ses brouillons de lettre daté de décembre 1945, il le lui rappelle : « Je n'ai pas oublié notre conversation au bar du Wagram où il avait été question de mon voyage manqué sur le *Normandie* et de notre projet de voyage en Perse auquel la guerre devait réserver le même sort. »

À ce substrat de camaraderie et de complicité amoureuse s'ajoute une relation d'éditeur à auteure dont Yourcenar a fait l'expérience avec André Fraigneau, son éditeur chez Grasset (où elle a publié notamment *Denier du rêve*, *Feux*, et *Les Songes et les Sorts*). Cette relation professionnelle franche, qui va constituer le noyau dur des lettres d'après-guerre, s'exprime déjà dans celles d'avant, justement à propos de la

1. Matthieu Galey, *Journal*, vol. II, Paris, Grasset, 1989 (p. 92).

2. Marguerite Yourcenar, « Feux » in *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 (p. 1094).

parution du *Coup de grâce*. Ainsi, à la réception des épreuves de ce dernier livre, Yourcenar se déclare, dans un courrier envoyé d'Athènes le 6 février 1939, dans un état de « stupeur indignée » en s'apercevant que son texte a été retouché « en deux ou trois endroits dans le sens de la pudeur » bien que ne soit visé « qu'un seul mot (placard n° 9) le mot “coucher” fâcheusement, et inexactement, remplacé par “passer la nuit” ». Yourcenar met sa réaction sur le compte de son désir de défendre son texte « comme une louve » mais on peut s'interroger sur les motifs réels de son objection, au-delà de raisons purement stylistiques. D'ailleurs, immédiatement après, en post-scriptum, elle ajoute : « Mille choses à l'auteur de LA GRÂCE HUMAINE. » Encore le fantôme d'« André », dont elle avait indiqué dès le premier paragraphe de sa lettre qu'elle avait « tenu compte de certaines de ses observations » ! La réponse implicite d'Emmanuel Boudot-Lamotte fait partie du texte du *Coup de grâce* où le verbe censuré est restitué à la demande de l'auteure.

De cette correspondance de 1938-1939, nous ne possédons aucun brouillon d'Emmanuel à déchiffrer. Pas encore. Il est vrai que les enjeux sont moins graves qu'ils ne le seront. Ce sont des enjeux d'avant-guerre.

### *Doubles disparus et brouillons retrouvés*

La découverte — par l'entremise de son neveu Emmanuel Wiemer — de quelques brouillons de réponse de « Nel » permet de reconstituer la dynamique qui va de la proposition de l'épistolière à la réaction de son correspondant. Elle permet de juxtaposer deux niveaux différents d'écriture, s'éclairant mutuellement — le premier jet manuscrit, révélateur des pulsions chez Emmanuel Boudot-Lamotte, et le contrôle, exercé dans le courrier tapé à la machine et posté par Yourcenar. Manquent les doubles de Yourcenar et les lettres effectivement envoyées par Boudot-Lamotte. Aux lecteurs de cette correspondance de les reconstruire en les « rejointoyant » selon le mot et la méthode yourcenarienne.

Le premier brouillon retrouvé des lettres perdues d'Emmanuel Boudot-Lamotte à Marguerite Yourcenar remonte au jeudi 26 avril 1945. Il est écrit à l'encre noire sur papier à entête des Éditions J.B. Janin, alors installées 5 rue Séguier dans le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et arborant pour logo une rose. Le déménagement rue Hautefeuille aura lieu en 1946 et Yourcenar félicitera le nouveau directeur de son choix d'un Janus à deux visages en remplacement de la fleur rouge et noir.

Ce premier brouillon, manuscrit, est tout à fait typique d'autres inédits, qui suivront entre 1945 et 1950, et que nous avons intégrés, chacun à sa place, entre les lettres de Yourcenar. Il est clairement divisé entre lettre d'affaires et courrier personnel. L'auteur se plaint d'abord de la difficulté à correspondre : « Chère Marguerite, je viens de recevoir votre lettre du 23 mars [...] je vous répons à la hâte dans l'espoir que ce courrier qui doit partir demain par air sera délivré plus rapidement que le précédent » ; puis il interroge Yourcenar sur l'évolution des projets en cours : « Vos occupations m'intriguent. Quelles qu'elles soient, je me réjouis fort de lire bientôt deux nouveaux livres de vous. Ce que vous m'en confiez me plaît et me passionne. *Dramatis personae* était le titre que Stephen Hudson avait arrêté pour un livre qu'il a laissé inachevé. Quel titre admirable ! » Il demande ensuite à celle qu'il considère comme « notre lectrice aux E.U. » son aide pour une anthologie de nouvelles américaines traduites en français. Mais ce brouillon contient aussi des éléments personnels car Emmanuel Boudot-Lamotte y donne obliquement des nouvelles d'André [Fraigneau] : « J'ai eu la joie de revoir *Françœur* après une longue absence », et s'étend sur les problèmes de santé de sa propre mère et les difficultés de ravitaillement en France à l'époque. Quant aux copies des lettres de Yourcenar à Boudot-Lamotte, qui constituent ce recueil, elles n'ont pas été déposées par l'écrivaine dans les archives de la bibliothèque Houghton avec les correspondances destinées d'emblée à la postérité. Les lettres envoyées par Boudot-Lamotte non plus. En les écartant, Yourcenar a contrôlé et blindé sa correspondance tout comme le reste de son œuvre. On peut s'interroger sur ses raisons de ne



pas retenir les écrits de cette époque particulière, rendant la découverte de cette correspondance d'autant plus irremplaçable pour nous. N'étaient en effet jusqu'ici à la disposition du public que quelques lettres à Boudot-Lamotte, conservées dans les archives Gallimard et qui ont été publiées en 1995 dans *Lettres à ses amis et quelques autres*, celle du 6 janvier 1939 à propos du *Coup de grâce*, et celle du 19 juillet 1939 dans laquelle Yourcenar demande à son éditeur « une petite attestation comme quoi Mme Yourcenar s'occupe pour la Maison Gallimard de traduction d'auteurs américains et sera obligée de rentrer à Paris en 1940 pour leur publication » (p. 63). Six concernent l'édition de *Nouvelles orientales* pour laquelle un contrat avait été signé en janvier 1937.

On voit ici que Yourcenar en a donné le bon à tirer à Emmanuel Boudot-Lamotte en janvier 1938 et reçu les premiers exemplaires en mars alors qu'elle résidait à New Haven. Le texte paraîtra dans la collection « Renaissance de la nouvelle », dirigée par Paul Morand. Entre-temps, elle indique les noms des personnes à qui elle souhaite que soit envoyé son livre, le tout premier étant Edmond Jaloux, qui en fit une critique dans sa chronique pour *Les Nouvelles littéraires* le 8 octobre 1938.

### *Les lettres d'avant-guerre : allers et retours (1938-1939)*

Le 2 janvier 1938, Yourcenar s'était adressée à Emmanuel Boudot-Lamotte en termes chaleureux puisque sa lettre concernant la publication de *Nouvelles orientales* commençait par « Cher ami ». Elle fait appel à ses différentes facettes, comme « amateur et artiste en photographie » quand elle a besoin d'une permission de reproduction des figures de cire d'un musée de Vienne en février 1939 ou bien en utilisant la périphrase « le traducteur de *MYRTE* », lorsqu'il s'agit de faire publier sa traduction des poèmes de Cavafy.

D'où lui écrit-elle ? Les vingt lettres, ou billets, qui couvrent cette période sont envoyées des États-Unis, tout d'abord de New Haven, puisque Grace Frick faisait des

recherches à l'université Yale en vue d'écrire une thèse sur George Meredith et qu'elles habitaient 516 Orange Street en 1938, puis de Paris à la fin de l'année, et de l'hôtel Grande-Bretagne à Athènes de février à mai 1939, de deux hôtels à Paris à partir de juillet et enfin du 448 Riverside Drive à New York le 18 décembre 1939 car Grace enseignait alors à Barnard College. Elles sont presque toutes envoyées à l'adresse personnelle du destinataire : 40 rue de Verneuil à Paris. Elles concernent principalement les sujets que l'on s'attend à trouver dans une correspondance entre un auteur « absent de Paris » et son éditeur sur place, à qui il est demandé d'apporter des corrections aux épreuves du livre à paraître, d'approuver le texte du bandeau, d'assurer le service de presse, d'envoyer des exemplaires d'auteur, de revoir les termes financiers du contrat, etc. Mais la force poétique de l'écriture yourcenarienne s'y déploie dans maints passages comme par exemple, dans la description de la côte est des États-Unis en hiver : « Vous savez : les plaines fuyant à l'infini sous la neige, les collines bousculées, les villages en désordre, les forêts de balais de bouleaux à l'horizon, et les couleurs d'une vieille caisse à boîtes de conserves, d'un camion abandonné, d'une grange badigeonnée en rouge, éclatant sur cette immense masse blanche. »

Marguerite Yourcenar commente aussi ses travaux en cours. Le 7 février 1939, de Grèce, elle annonce à Emmanuel Boudot-Lamotte qu'elle « termine en ce moment *What Maisie Knew* », le court roman d'Henry James qui ne sera publié sous le titre *Ce que savait Maisie* que huit ans plus tard, aux Éditions Laffont, avec une préface d'André Maurois. Elle le commente ainsi : « Je commence à me plaire dans cette atmosphère de femmes à jupes cloches, d'enfants lardés de rubans, de messieurs trop beaux rentrant des Courses, de désordre sournois et de correction bourgeoise. J'ai l'impression de photographeur de mon mieux un Renoir ou un Toulouse-Lautrec. »

De retour en Europe, Yourcenar planifie ses activités, en acceptant de traduire le livre de Prokosch, « à condition toutefois que le manuscrit soit seulement livrable à l'imprimeur le 1<sup>er</sup> mars de l'an prochain », ce qui lui laisserait l'été pour

son « travail personnel ». En avril, elle demande à Emmanuel Boudot-Lamotte son concours pour soutenir la publication chez Gallimard de poèmes de Constantin Cavafy, qu'elle compare successivement à Browning, Whitman et André Gide. Ce dernier, alors de passage à Athènes, soutient le projet, auquel il « croit pouvoir intéresser Paulhan ». Il l'intéressera en effet puisque, en 1940, paraîtra dans la revue *Mesures* une première version de l'« Essai sur Kavafis ».

En 1938-1939, entre Europe et Amérique, Yourcenar se livre à deux activités littéraires distinctes et oscille entre trois langues. L'écriture du *Coup de grâce* est en quelque sorte encadrée par des traductions en français de textes en prose en langue anglaise et de poèmes en grec moderne.

Le 28 septembre 1939, de retour à Paris, Marguerite Yourcenar écrit directement à Gaston Gallimard, sur les conseils d'Edmond Jaloux, pour lui proposer une traduction du livre posthume d'Edith Wharton, *Ghosts*, et lui confirmer l'envoi de la première partie des *Asiatics* de Prokosch à Mirande, avec promesse pour la seconde partie dans les deux ou trois mois suivants. Le même jour, elle envoie une lettre à Emmanuel Boudot-Lamotte pour l'informer de son départ pour Bordeaux puis pour les États-Unis, concluant que « les événements dépassent tellement les mots qu'il serait inutile d'en parler ».

Datée du 18 décembre, de New York cette fois, la dernière lettre de l'année 1939 de Yourcenar à son éditeur évoque des traductions en cours, Cavafy et Prokosch, et, en attente, un deuxième ou troisième volume d'« Histoires de fantômes anglais », qui ne verra jamais le jour tel quel. Une carte de Noël, représentant un paysage du Connecticut, envoyée à Mirande, lui souhaitera « *a merry Christmas* ». Puis ce sera l'interruption de la correspondance entre eux jusqu'au 23 mars 1945, avec une parenthèse constituée par les quatre textes brefs intitulés « LETTRES DES ÉTATS-UNIS ». Le premier, déjà évoqué, relate sous forme de « journal de bord » la traversée de l'Atlantique sur le *Manhattan* ; le deuxième propose des considérations sur le président Roosevelt, le port de New York et l'actualité théâtrale du moment. Le troisième est consacré

à l'Exposition universelle de New York et le dernier à une visite à Harold Peat, imprésario qui s'occupe d'organiser « les grandes conférences panaméricaines, de New York à la côte du Pacifique ».

Ces textes ne sont pas datés sauf de façon interne par les allusions aux événements politiques ou culturels de l'époque. Ainsi le début de la deuxième lettre « Petit fait d'une semaine qui vit la saisie par l'Allemagne du *City of Flint* » la situe en octobre 1939, comme la troisième, rédigée en même temps puisqu'elle commence par « L'Exposition de New York vient de fermer ses portes ». Est-ce pour pallier l'impossibilité de l'échange épistolaire international à laquelle elle se heurte que Yourcenar a eu recours à l'écriture de ces « LETTRES » qui n'en sont pas et font penser à une sorte d'Amérique au jour le jour vue sous un angle journalistique ?

### *Révélation de l'après-guerre (1945-1948)*

Ensuite, il faut attendre le 23 mars 1945 pour que Yourcenar réponde à une lettre qu'Emmanuel Boudot-Lamotte lui a écrite le 21 décembre 1944.

Mais le ton a changé. Quelque chose a passé. Quelque chose s'est passé. Il s'agit maintenant d'échanger ce quelque chose, comme par exemple la révélation de l'Amérique, pour Marguerite, qui s'est approfondie pendant cinq ans, contre des nouvelles, par Emmanuel, du nouveau jeu éditorial parisien, au sein duquel l'exilée entend reprendre sa place.

Si l'on en croit ce qu'elle en dit dans un entretien avec Matthieu Galey, c'est en vivant aux États-Unis, en les parcourant, que l'écrivaine est parvenue à une forme de découverte sur elle-même : « Je croyais la connaître, la vie, mais c'est le jour où je l'ai rencontrée dans l'anonymat total des grandes villes américaines, dans une civilisation alors pour moi sentie comme très différente de celle de l'Europe, plus tard sur les routes du Sud ou du Nouveau-Mexique, et enfin dans la région que j'habite ici, que j'ai appris le peu qu'on est dans l'immense foule humaine et combien chacun est obsédé de